

BUREAUX :  
10, Rue Th.-Chennevière, 10 - ELBEUF  
Imprimerie Elbeuvienne : H. SAINT-DENIS  
Les manuscrits déposés ne sont pas rendus

# L'ELBEUVIEN

ABONNEMENTS  
Un an.....10 fr. Six mois.... 5 fr. 50  
ANNONCES  
LA LIGNE.....30 cent.  
**publicité commerciale à forfait**  
Les abonnements, les annonces et les réclames  
se paient d'avance

JOURNAL POLITIQUE, INDUSTRIEL, COMMERCIAL, AGRICOLE ET D'ANNONCES  
**du Canton d'ELBEUF et des Arrondissements de Rouen, Louviers et Pont-Audemer**  
TÉLÉPHONE N° 94 **PARAISSANT LE MERCREDI ET LE SAMEDI, A MIDI** TÉLÉPHONE N° 94

Aux termes d'un décret du 28 Décembre 1870, LES ANNONCES LÉGALES ET JUDICIAIRES peuvent être insérées dans L'ELBEUVIEN

On trouve L'ELBEUVIEN : a Rouen, chez M. Lemercier, 10, rue Guillaume-le-Conquérant, et à la Bibliothèque de la Gare d'Orléans; à Louviers, chez M. Julien, 34, rue Dupont-de-l'Eure; à Paris, kiosque 192, cour de Rome (Gare St. Lazare).

## UNE EXCLUSIVITE DE L'ELBEUVIEN.

Aujourd'hui notre grand reporter L. Bœuf a entrepris de questionner deux artistes présents sur les rives de la Seine à Elbeuf. Ils s'étaient rencontrés, avaient lié une sorte d'amitié en dépit d'une opposition résolue quant aux formes de peinture qu'ils aiment et qu'ils pratiquent.  
L'un, s'appelle Alain Pression, tenant de l'école moderne et l'autre est le célèbre marquis Agénor du Classicq, plus proche, disons, des grands maîtres du passé.

- Monsieur le marquis, vous nous avez dit que vous aviez inventé le mot impressionnisme. Pouvez vous nous raconter cette anecdote ?  
- Rien de plus facile. Quand nous visitâmes le salon de peinture du boulevard des Capucines, chez Nadar, en 1874, ce qui ne nous rajouta rien, je me suis permis un jeu de mot bien innocent, en voyant sur le catalogue le nom d'Alain Pression, j'ai déclaré à la cantonade : c'est bien une peinture Alain Pression NISTE, à l'impressionniste ! Est-ce drôle ?

Et j'ai vu dans les gazettes que tout le monde reprenait mon mot. Est-ce farce ?

- Vous, Alain Pression, vous avez une autre interprétation des origines du mot ?

- En effet, il s'agit du brave Leroy, qui, pour son journal Le Charivari, l'a inventé en partant du titre d'un tableau de l'ami Monet « Impression soleil levant ». Lui aussi voulait faire un bon mot. C'est à dire un méchant mot contre nous.

- Monsieur le marquis, qu'avez vous à dire aux Impressionnistes en général et à l'ami Pression en particulier ?

- Cela fait pitié de voir des jeunes gens qui réussiraient sans peine dans le négoce ou la guerre du Tonkin et qui perdent leur temps à barbouiller, je dis bien à barbouiller mon cher. Je ne suis pas ennemi de la nouveauté, de la jeunesse même mais pourtant, j'ai beau faire, je ne vois dans les tableaux modernes que les défauts. Prenez Manet, c'est ça ? C'est bien Manet ? Monet Manet on s'y perd. Je l'ai rencontré jadis, eh bien, c'est un bourgeois, et qui a l'air convenable. J'ai même vu de lui un portrait de ses parents, aussi bons bourgeois que possible. Quand bien même on accepterait une autre technique que celle de l'insurpassable Ingres, disons dans le portrait de Monsieur Bertin, eh bien, il faut l'avouer, même si ce Manet a de la force, il cochonne tout, il noircit tout, il fait disparaître les espaces intermédiaires. Il n'y a plus d'épaisseur. C'est

comme son « Fife », on dirait une carte à jouer ! Je vais vous dire que je ne suis pas ennemi du paysage, et même du plein air. J'en ai tâté moi aussi depuis qu'on a inventé les tubes de couleurs tout prêts. C'est moins beau qu'avant, mais c'est assez commode, il faut bien le dire. J'ai même été avec Monsieur Corot à Barbizon.

Corot, lui, était allé en Italie Il avait la connaissance des grands maîtres et du grand genre : Raphaël, le dessin d'après nature mais ordonné par la pensée, la clarté de la composition, le métier, quoi, le métier et par-dessus tout, vous m'entendez ? Par dessus tout, Alain Pression : le bon goût. Jamais Corot n'aurait peint comme ce Monsieur Manet, des filles galantes, des cocottes. La peinture n'a pas à se mettre au niveau du trottoir. Si vous voulez du nu, et mon Dieu, je ne suis pas ennemi de fesses coquines et de seins arrogants, faites des Vénus, Monsieur, faites des Vénus ! Mais pas une gourmandine.

- Et que lui répondez-vous cher monsieur Pression ?

- Pourquoi faudrait-il peindre des Vénus ? des Adonis ou des Marie-Madeleine ? Ce qui m'entourent, mes proches seraient-ils indignes d'être des sujets de peinture. Pourquoi est-ce que je ne peindrais pas mon fils qui joue, ma mère en train de coudre, l'atelier du Père Guillaume, le jardin de mes beaux-parents ou le viaduc du chemin de fer sur lequel je passe pour aller en Normandie. Est ce que ces sujets sont indignes de passer à la postérité ? Faut-il ne peindre que des objets précieux pour

faire une nature morte ? alors que je fais aussi bien avec des pommes et des oignons.

- Et alors qu'en dites-vous Monsieur le Marquis ?

- Ils ne savent pas dessiner. C'est normal : ils ne l'ont jamais appris. Qui parmi eux a fréquenté les Ateliers des Beaux-Arts ? Presque personne, et encore brièvement, et généralement chez les plus mauvais maîtres. Qui a passé le prix de Rome ? Personne. Du coup leurs perspectives se cassent la figure, leurs figures ne ressemblent à rien, n'ont pas le beau contour. Est-ce que je ressemble à ces petites crottes noires quand je marche dans la rue ? Est ce que le visage d'une femme peut se mêler dans la moindre différence, sans contour, aux herbes alentour.

- Qu'en pense notre jeune artiste ?

- Ces gens là imaginent qu'ils voient vraiment par contour ? Qu'ils voient par le dessin ? Regardez moi Monsieur le Marquis, regardez notre journaliste, mais regardez vraiment, attentivement. Si vous voulez bien peindre il faut regarder, regarder toujours et encore regarder. Où voyez-vous du contour ? Voyez ces gens dans le lointain, est-ce que vraiment vous les distinguez bien ? Moi, je vois des taches, rien que des taches. Ceci soit dit sans vous offenser.

- Votre conclusion, Marquis du Classicq.

- Un tableau doit être beau, soi-

gné, achevé. Voulez vous que je vous dise : les amas de couleurs qu'ils mettent sur leurs toiles, je les fais aussi, et depuis plus longtemps qu'eux ! Mais sur ma palette, pas sur ma toile. On les dit coloristes mais moi je dis : « quand c'est bien dessiné, ce sera toujours assez bien colorisé ». Je ne suis pas ennemi des belles couleurs, mais encore faudrait-il que ces couleurs soient celles des choses peintes et pas n'importe quoi au petit bonheur.

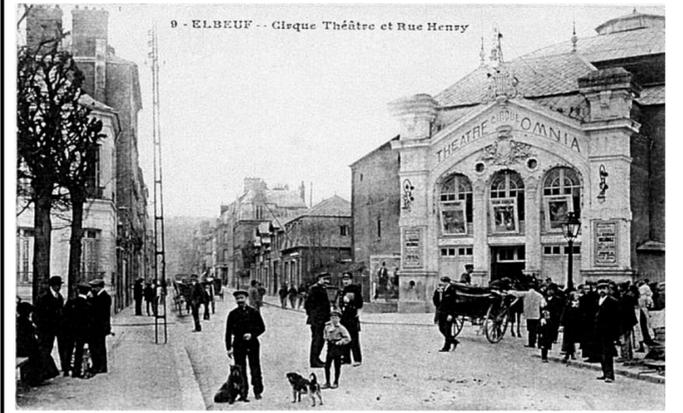
- Et là votre, Monsieur Pression ?

- Les classiques, c'est nous ! Regardez un vieux maître, un grand maître, prenez Rubens. Mais je vous assure que l'expérience vaudrait aussi pour Delacroix. Prenez vos lorgnons et allez au Louvre regarder de près les cuisses généreuses des nymphes de Rubens. Ce n'est pas un mauvais spectacle. Eh bien regardez de près, de très près

quelles couleurs il emploie : vous croyez que c'est chair, carnation, rose, eh bien c'est beaucoup plus subtil, il y a du rouge et puis il y a du vert, chaque couleur enchantant l'autre. Il faut peindre ce qu'on voit mais il ne faut pas s'interdire des détours qui mènent plus sûrement au vrai que toutes les teintes plates de Monsieur Ingres. Vous mettez un beau bleu, faites le vibrer. Comment ? En mettant des touches d'orange pardi ! Si c'est un jaune, mettez alors du violet et vous verrez l'enchantement.

On sent qu'en dépit d'une certaine estime réciproque, les deux artistes ne sont pas sur le point de se mettre d'accord. En tout cas nous espérons avoir fait mieux comprendre l'art moderne à nos lecteurs.

L. Bœuf.



Source : Archives intercommunales

## FEUILLETON DE L'ELBEUVIEN :

### LES VAMPIRES DES GRANDS-AUGUSTINS.

Le quartier des Grands Augustins à Paris mérite sans aucun doute la visite des curieux. Pour ceux qui ne seraient pas familiers des lieux, rappelons que cette partie du VI<sup>e</sup> arrondissement est bordée par la Seine dont l'abord prend justement ici le nom de Quai des Grands Augustins, en mémoire d'un couvent qui y était jadis avant que la Révolution Française ne vienne à le fermer, à le vendre par lots ou à en faire des immeubles de rapport. Au sud, il serait limité par le Boulevard Saint-Germain, ce qui explique que, même en dépit d'un relatif éloignement, quelques familles aristocratiques y ont élu demeure dans des hôtels du XVIII<sup>e</sup> siècle dont certains sont encore fort beaux, avec de grands salons et des cours pavées propres à accueillir les voitures à cheval. Certains de ces hôtels ont été lotis et on y trouvera, au rez-de-chaussée quelque commerce ou l'atelier d'un artisan, à l'étage noble, une famille qui l'est aussi mais qui a connu des jours meilleurs ; c'est le triomphe



Source : Archives intercommunales

des filles non mariées qui vivent en donnant des leçons de piano ou d'aquarelle à des enfants de bourgeois rétifs aux Beaux Arts. Au-dessus, on trouvera des appartements modestes, et même des garnis. Il n'est pas rare d'y croiser un militaire en rupture de régiment, voire de chiourme, et plus souvent encore, quelques filles galantes qui font le commerce de leurs charmes dans les greniers ou les sous-sols de ces maisons. La proximité de l'Ecole des Beaux-Arts leur fournit une clientèle pour un double usage si l'on me permet ce mot. En effet, les rapins des Beaux Arts constituent une clientèle pour ce commerce mais quelques unes d'entre elles, les plus

jolies on l'imagine, servent aussi de modèle pour ces Messieurs, soit dans leurs ateliers privés et personnels, soit, m'a-t-on dit, dans les Ateliers de l'Ecole elle-même et l'on frémit à l'idée de ces fonctionnaires recrutant des demoiselles de petite vertu pour donner à des jeunes gens, souvent d'excellente famille, des exemples de Vénus ou même de Sainte Vierge. Or, c'est dans ce quartier précisément que viennent de retentir récemment des clameurs tonitruantes : « On nous assassine, on nous assassine ! ». En effet, dans ces rues, hantées de personnages peut-être un peu louches, mais rarement homicides, viennent de se dérouler des égorgements abominables. Dans une de ces maisons décrites plus haut, un premier crime a été commis. Antoinette Lalard, fille galante, rentrant dans son garni une fois sa besogne terminée, découvrit avec stupeur une mare de sang qui passait sous la porte de l'appartement voisin et coulait de ce fait sur les carreaux du palier. Elle tenta d'ouvrir la porte et vit alors que celle-ci n'avait pas le verrou tiré comme les autres jours puisqu'elle parvint à entrer, en prenant garde cependant à ne point tacher le bas de sa robe et ses souliers qui souffraient par ailleurs des allers et retours innombrables auxquels elle se livrait pour ses affaires. Un bec de gaz éclairait un peu l'intérieur de cette mansarde et elle

comprit aussitôt que ses voisins étaient retournés ad patres, comme disait son cousin prêtre en Bretagne. Monsieur et Madame Leborgne, ainsi que leurs deux fillettes âgées de huit et dix ans, et leur dernier né encore à la mamelle baignaient dans un océan de sang. Antoinette Lalard ne cria pas, ferma la porte de l'appartement maudit et redescendit les escaliers, en pesant contre ce que l'assassin lui faisait faire ; elle savait que Boulevard Saint Germain près de l'Odéon stationnait presque toujours un sergent de ville. Elle l'attendit un peu car il n'était pas là, mais, sortant d'un débit de boisson et d'un pas peu assuré, il rejoignit son poste ainsi qu'Antoinette, en bredouillant et en mentant tout à la fois qu'il venait de régler une affaire difficile. Elle eut du mal à le faire bouger de sa place ; finalement il la suivit, monta les escaliers, ouvrit la porte du crime et constata

lui aussi qu'un assassin avait fait sa sinistre besogne. Pendant le temps où Antoinette cherchait puis ramenait son policier, se déroulèrent aussi d'autres crimes, sept en fait, ce qui fait huit avec le premier dont nous déjà narré la découverte. A quelques rues de là, on avait entendu de grands cris : « On nous égorge » criaient-ils. La suite de l'enquête montra que c'était vrai. Dans un appartement, bourgeois cette fois, étaient couchés de tout leur long, les membres d'une famille entière, Monsieur Lhomme, rentier, son épouse, ses deux filles ainsi que la bonne, une Bretonne quinquagenaire qui n'avait peur de rien, d'ordinaire, sauf du Bon Dieu, disait elle mais à qui son courage ici n'avait servi à rien. On voyait bien qu'elle s'était débattue mais l'horrible Parque avait décidé de couper ici et à cet instant le fil de sa vie. On sut, un peu plus tard que l'on avait

ainsi massacré, à quelques minutes d'intervalle, voire parfaitement dans le même temps, huit familles entières dont les cadavres jonchaient le sol de leur logis. On ne sait qui parla pour la première fois des Vampires des Grands Augustins, mais le mot fit florès. Comment expliquer en effet tant de meurtres effroyables commis en un laps de temps aussi bref ? Aucun assassin seul, même rompu à cette pratique par l'exercice de la boucherie ou de la chirurgie, n'eût été capable de commettre autant de forfaits en aussi peu de temps. On dut donc se résoudre à chercher des troupes d'assassins, des meutes d'égorgeurs.

Le sergent de ville n'écoula que son devoir, mais avec lenteur vu ce qu'il avait absorbé peu de temps auparavant et aussi parce qu'il était naturellement lent, sinon ralenti. La hiérarchie policière se mit en branle dans cet immense et puissante administration sise Quai des Orfèvres, c'est-à-dire juste en face du quai des Grands Augustins, sur l'île de la Cité. Ce lieu ne devait plus grand chose à l'or, aux rubis et aux perles mais tout à présent à la police. Le Préfet de police en personne, réveillé en plein rêve et qui détestait ces troubles à son sommeil, se leva puis vint au Quai des Orfèvres d'abord pour y tenir des propos peu amènes à l'égard de la hiérarchie policière et de son incapacité congénitale à trouver les



assassins. Puis il exigea des résultats rapides sinon des révocations seraient impitoyablement prononcées. Le commissaire divisionnaire ainsi sermonné sermonna à son tour un commissaire qui lui-même passa sa colère sur un troupeau d'inspecteurs las. Il en désigna cependant un qu'il rendit responsable de l'enquête : l'inspecteur Isidore Lechien, celui qui avait coutume de se présenter ainsi : « Isidore Lechien, policier ». Ce qui faisait rire l'interlocuteur, même lorsque cette boutade précédait de peu une accusation formelle de crime qui devait conduire l'homme au baignoire ou même à la guillotine. Il faut dire qu'il était policier et fin psychologue ce que l'enquête des Grands Augustins allait démontrer magnifiquement. Là où un policier ordinaire et faisant cependant son travail dans les règles de l'art était noyé, Lechien, policier, voguait à son aise.

Accompagné de plusieurs fonctionnaires, il commença son enquête en interrogeant tous les témoins, même s'ils l'avaient été assez peu. En effet les personnes qui avaient découvert les meurtres et avaient appelé n'étaient que modérément témoins des égorgements, que les égorgés avaient bien pris soin de cacher aux voisins. Mais celui qui découvrit un crime, surtout sous la forme non pas d'un mais de plusieurs cada-

vres, doit des comptes à la société. Antoinette passa un mauvais quart d'heure alors qu'elle n'avait rien à se reprocher : il n'était pas interdit d'être modèle, et même fille galante quoique dans ce dernier cas, la police croyait devoir surveiller, fichier, contrôler tout ce petit monde. On interrogea tous les voisins de tous les immeubles. On passa ensuite aux familles des victimes comme si tous ces crimes simultanés pouvaient avoir été accomplis par des membres de la famille qui auraient eu en même temps des griefs suffisants pour occire leurs proches parents. Bref, on nagea, comme disait l'inspecteur Lechien, policier. Le commissaire divisionnaire prit le relais en faisant bien sentir qu'on allait voir ce qu'allait voir, c'est à dire un propre à rien évincé par un propre à tout. Il refit les interrogatoires des témoins, dans les bâtiments même de la police afin de les impressionner et parce qu'il détestait monter les escaliers. Il crut déceler des failles. Les journalistes, qui passaient leur temps dans les corridors et les antichambres, demandaient, au nom des citoyens bien entendu, des réponses claires, des arrestations nombreuses et un rapide retour au calme dans les quartiers de Paris où l'on ne s'était déjà que trop ent'égorgé. Pendant ce temps, Isidore Lechien continuait à fureter, de ça de là, dans le quartier des Grands Augustins.

L'enquête après tout ne lui avait pas été formellement retirée. Il allait dans les estaminets, y buvait un bock ou deux avec quelque rapin, puis reprenait ce qui pouvait passer pour une promenade. En fait il enquêtait. Il eut une intuition : il soupçonna les Beaux-Arts, sans trop savoir pourquoi. Il remâchait dans sa tête le nombre probable de meurtriers : huit familles assassinées par au moins une personne chacune, et en fait probablement plusieurs, disons trois ou quatre, sans quoi des victimes eussent pu ne pas l'être après un combat victorieux. Ce qui faisait aux alentours de trente meurtriers capables d'accomplir le même meurtre et l'organisant de conserve sans la moindre raison apparente ou cachée. Très vite sa religion fut faite. Il faut dire qu'il taquinait lui-même et les Muses, et les salles des ventes ; et les rapins de Montmartre, Montparnasse ou des Grands Augustins n'avaient pas de secret pour lui. Où peuvent se réunir sans éveiller le soupçon trente hommes, des originaux, capables de tout et résolus ? Dans un café, c'est improbable : les mouches y volent en permanence et le quai des Orfèvres sait tout dans l'instant. Dans un endroit où trente hommes peuvent se réunir, travailler sans éveiller le soupçon. Peut-être même trente hommes originaux autant qu'insoupçonnables.

« Les Beaux-Arts, ce sont des crimes des Beaux-Arts ». Rien n'était encore cette incroyable découverte d'autant que, en général la peinture passe pour paisible sinon franchement lénifiante. Et comme il descendait la rue des Beaux Arts, brusquement, il eut un éclair de génie comme seuls les grands policiers peuvent en avoir. L'éblouissement était complet et il venait d'en être saisi en passant devant l'effreuse vitrine d'un marchand de tableaux : seuls des fous criminels pouvaient peindre de pareilles abominations, et de là à passer au crime de sang, il n'y a qu'un pas à franchir. Il le franchit alors, pour entrer dans la boutique et demander au marchand de tableaux de quelle école étaient les œuvres exposées et quels en étaient les auteurs. Ledit marchand eut l'air surpris de sa démarche, soit qu'il lui parût incroyable quand on s'intéresse à la peinture d'ignorer cela, soit que la clientèle d'un modeste inspecteur de police lui semblât improbable. Il livra quelques noms d'artistes qu'il exposait, raconta un peu la genèse de leur mouvement. Mais Isidore Lechien, policier, dut réitérer sa demande : à quel mouvement appartenait ces fous furieux ? Il répondit alors, et sans se troubler : « Mais c'est l'école impressionniste Monsieur ! ». L'inspecteur de police ne put que murmurer : « mais c'est évident,

j'aurais dû y penser tout de suite... Qui pourrait commettre tant d'affreux crimes sinon des Impressionnistes ? ».

Signé : Commissaire W.

## Où va la peinture ?

Elbeuf, le 1er avril 1899.

Notre ville a été envahie par une bande d'énergumènes se disant peintres, alors que leurs tableaux ont été refusés, à juste titre, du Salon de peinture de Paris. Ils se sont installés pour un séjour d'une semaine à l'île de l'Épinette (dite île Robinson), dans l'établissement où ils peuvent manger et (surtout) boire. Des femmes au visage coloré et fardé, sans chapeau, sans gants, sans ombrelle, les accompagnent. Heureusement ils se trouvent ainsi isolés, car certains de leurs barbouillages aux couleurs violentes et crues ou au contraire, monochromes en bleu, ignorant l'art qui s'en-

seigne selon des règles ancestrales, reproduisent souvent les corps nus des femmes (illégitimes) qui les accompagnent. Ah ! que ne restent-ils dans leur atelier à peindre les sujets et les personnages mythologiques ou religieux qui font la gloire de notre peinture française ! Mais non, ces messieurs veulent la nature et « peindre sur le motif ». Grand bien leur fasse et gageons que leurs croûtes ne trouveront jamais un acheteur ! Pour faire bonne mesure, ils avaient invité quelques-uns de leurs amis (qui se ressemblent s'assemblent) : l'anarchiste Octave Mirbeau, et le hideux Zola qui trempe sa plume dans la fange pour écrire ses romans ; Zola le défenseur du traître juif Dreyfus ; Zola qui ose attaquer les glorieux chefs de notre armée. Tout ce beau monde va donc séjourner chez nous pendant une semaine. Leur présence est un outrage au bon goût de l'Académie, aux bonnes mœurs et à la morale même. Parents, évitez d'aller vous promener sur le chemin du halage au-delà du Champ de foire, surtout avec vos pures jeunes filles et vos ardents garçons qui, un jour ou l'autre assureront - nous en sommes certains - la revanche victorieuse contre les Prussiens.

Amédée de l'Esprit d'Estroit.

## ACTUALITÉ ARTISTIQUE

Elbeuf, le 1er avril 1899.

Nous avons appris que des peintres parisiens séjournent en ce moment à l'établissement de bains en Seine, de l'île de l'Épinette (dite île Robinson). Délaissant les bords de la Marne (Nogent avec sa fameuse guinguette), de l'Oise à Auvers ou ceux de notre fleuve, à Argenteuil, ils se sont installés hier. Ayant pris le train à la gare Saint-Lazare, ils ont fait le trajet à pied depuis celle de Saint-Aubin, chargés de tout leur attirail.

On nous signale la présence de Messieurs Claude Monet, Pierre-Auguste Renoir, Edgar Degas, Paul Cézanne, Camille Pissarro, et peut-être d'autres dont le nom nous échappe. Ils étaient accompagnés de leur dame ou de leur compagne. De plus, Monsieur Émile Zola était venu de Médan. Octave Mirbeau, qui habite aux Damps, les avaient rejoints. Comme il faisait beau, certains sont allés acheter des chapeaux de paille à Elbeuf. À peine arrivé à l'île Robinson les sportifs ont loué une barque à rames, descendu jusqu'au pont de fer d'Orival et remonté le fleuve jusqu'au barrage de Martot : un bel exploit ! Le patron de l'établissement avait pris ses précautions : acheté les victuailles au marché, les fûts de bière, les bouteilles de vin, les liqueurs et l'absinthe pour l'apéritif. De plus, il



"Pour obtenir une belle poitrine... résultats surprenants en quinze jours", promet M. Ratier, pharmacien à Paris.

avait embauché quelques servantes en « extra », les plus jeunes et jolies qu'il avait pu trouver et chacun sait qu'à Elbeuf, elles ne manquent pas !

Très tôt le lendemain matin, les peintres avaient installé leur chevalet sur les rives de l'île. M. Monet face à l'est, voulait mettre sur la toile ses « impressions » ressenties au lever du soleil. Bref tous ces Parisiens vont passer une semaine à peindre, (certains ont même peint des usines ou des ponts de chemin de fer), se promener, manger et boire sous les tonnelles de l'établissement en plaisantant, chantant même à la nuit tombée et sous les lampions allumés. Peut-être un jour verra-t-on la côte de Freuse au soleil couchant, ou les falaises d'Orival dans la brume, accrochées aux cimaises d'un salon de peinture de Paris ?

Pierre Essegral.

## BILLET D'HUMEUR

Laissez-nous lire en paix !

C'en est assez des réclames qui envahissent aujourd'hui les colonnes de « l'Elbeuvien ». Voici bientôt vingt-cinq ans que je suis abonné à votre journal et, je n'étais, croyez-le, que louanges à son propos. Mais à présent, quelle désolation de voir ces images de débauche envahir un espace autrefois occupé par les nouvelles du jour. Aussi viles qu'inesthétiques, elles perturbent la lecture, mais pis, il faut à présent soustraire aux regards des jeunes filles et des enfants ces créatures à peines voilées, qui se pavent ici pour vanter les mérites de tel élixir ou telle mixture infâme. Elles incitent les esprits faibles aux plus vils instincts, stupre et alcoolisme en tête. Lecteurs qui souffrez, je vous exhorte à suivre mon exemple et défendre vigoureusement la probité.

Amédée Rangé

VILLE D'ELBEUF  
DIMANCHE 3 MAI 1914

PRÉSIDENT : M. Ch. NOVELLE DIRECTEUR : M. G. DUVAUCHELLE, c. l.

**CINQUANTENAIRE**  
de la SOCIÉTÉ CHORALE D'ELBEUF

À 2 heures 1/2, SALLE DES FÊTES DE L'HOTEL DE VILLE  
**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE**  
Sous la présidence de M. A. PÉRIER, Maire d'Elbeuf

**Causerie** sur " LES ORIGINES DE L'ORPHEON FRANÇAIS " par M. GEORGES DUVAUCHELLE  
" LA SOCIÉTÉ CHORALE D'ELBEUF " son Historique, par M. CAPOIS, Professeur

À 4 heures, AU JARDIN DE L'HOTEL DE VILLE  
**Concert Vocal et Instrumental**  
Offert par la SOCIÉTÉ CHORALE  
Avec le gracieux Concours de L'HARMONIE ELBEUVIENNE et de plusieurs Artistes

À 8 heures 1/4, SALLE DU THEATRE-CIRQUE OMNIA  
**GRAND CONCERT**  
Offert à MM. les Membres Honoraires  
AVEC LE CONCOURS DE :

M<sup>lle</sup> MYZA-CAUZIC du Trianon-Lyrique M<sup>lle</sup> DERAIMOND des Capucines  
M. BAILLARD de la Gaité Lyrique M. Robert DAVIN du Palais-Royal M. Jean BATAILLE de Vandœuvre  
M. MARCHAL et M<sup>lle</sup> GERBAULT du Théâtre Français de Rouen

" Le Cercle Comœdia "

L'HARMONIE ELBEUVIENNE, Directeur : M. RICHARD A G  
Au Piano d'accompagnement : M. Georges KIEK, Chef d'orchestre de la Gaité Lyrique

BUREAUX à 8 heures CIRQUE-THÉÂTRE ELBEUVIEN RIDEAU à 8 heures 1/2  
Direction G. SANSON

DIMANCHE 2 DÉCEMBRE 1900

**Spectacle Monstre**  
Avec le Concours de

**M<sup>lle</sup> CATELEYÉ**  
Dans son périlleux Travail aérien

**GRAND JACK** + **VINCENOS**  
Négre Excentrique Du Nouveau-Cirque

**LES SATANNOS**  
Contorsionnistes

**LES SŒURS CREWEIL'S**  
Champions de l'Acrobatie

(DELATORRE et la Voyante Grecque DJINA)  
Attraction Sensationnelle

**Les Sœurs HARLETT'S**  
Dans leurs Danses Excentriques

**CARLOS** + **RENOVASKY**  
Equilibriste Caricaturiste

**Gaston SANSON et son CINÉMATOGRAPHE**  
30 Vues Nouvelles

Prix des Places : Loges, 2 fr. ; Stalles et Chaises, 1 fr. 50 ; Premières, 1 fr. ; Secondes, 30 c.

FABLES DE LA FONTAINE  
**Le Renard et la Cigogne**

Le Renard : Entends-tu comme ma langue claque ?  
C'est l'élixir des forts, ce Quinium Labarraque.

"Le Quinium Labarraque suffit pour rétablir les forces des malades les plus épuisés, et guérir les maladies de langueur et d'anémie... Les fièvres les plus tenaces disparaissent rapidement devant cet héroïque médicament..."

## Brèves et annonces

On nous prie d'annoncer que le médecin de garde dimanche prochain à Elbeuf et dans ses environs, est le Docteur Tannieux qui a son cabinet de consultation rue Victor Hugo au numéro 11.

La pharmacie de garde pour le même dimanche est la pharmacie Danger, rue de la République à Elbeuf, Maison de Confiance.

Monsieur Duracuir, rentier, demeurant route Nationale à Cléon, nous prie de faire savoir qu'il ne répondra plus, à partir d'aujourd'hui des dettes que sa femme aurait pu contracter.

Monsieur et Madame Leureux font savoir que si leurs voisins, ou d'autres personnes mal intentionnées, continuent à répandre sur eux calomnies et médisances, ils porteront plainte auprès de Monsieur le Juge de paix.

-Hélas! Si je n'étais affligée de poils superflus, je pourrais, comme vous, porter un coquet maillot...  
-Usez comme moi de l'EAU DIXOR qui fait disparaître radicalement

**POILS ET DUVETS**

Source : Archives intercommunales.